

Lyon, le 6 mai 1997

Chère Madame, Cher Monsieur,

Je suis particulièrement heureuse de vous faire parvenir le dossier de Presse
du :

**MYSTÈRE DE LA CHARITÉ
DE JEANNE D'ARC**

de
Charles PEGUY

Adaptation et mise en scène de
Jean-Paul LUCET


avec,
Françoise SEIGNER, Sociétaire de la Comédie-Française,
Natalie ROYER et Laure VINCENT.

Je tenais à vous rappeler que ce spectacle "**Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc**" fut donné à Rome, dans les Jardins de Castelgandolfo devant sa Sainteté le Pape Jean-Paul II, le 28 juillet 1988.

Dans l'attente du plaisir de vous accueillir pour les représentations de ce spectacle qui auront lieu :

**AU THÉÂTRE DES CÉLESTINS DE LYON
DU 27 MAI AU 17 JUIN 1997**

Très cordialement vôtre.


Françoise REY,
Attachée de Presse

THÉÂTRE
DES
CÉLESTINS
DE LYON
JEAN-PAUL LUCET

LE MYSTÈRE DE LA CHARITÉ DE JEANNE D'ARC

de Charles PEGUY

Adaptation et mise en scène :
Jean-Paul LUCET

avec,

Madame Gervaise : Françoise SEIGNER,
Sociétaire de la Comédie-Française,
Jeannette : Natalie ROYER,
Hauviette : Laure VINCENT.

**AU THÉÂTRE DES CÉLESTINS DE LYON
DU 27 MAI AU 17 JUIN 1997**



LE MYSTÈRE DE LA CHARITÉ DE JEANNE D'ARC

de Charles PEGUY

SOMMAIRE

- **Que de malentendus à propos de Charles Péguy !** *par Jean-Paul Lucet*
- **Charles Péguy, un homme de notre temps** *par Jean Bastaire*
- **Jeanne d'Arc et l'oeuvre de Péguy**
- **Mystique et politique** *par Simone Fraise*
- **Charles Péguy** *par Michel Mourre*
- **Vous avez trébuché à ce bois de la croix** *par Simone Fraise*
- **Jean-Paul Lucet**, metteur en scène
- **Françoise Seigner**, *Madame Gervaise*
- **Natalie Royer**, *Jeannette*
- **Laure Vincent**, *Hauviette*
- Calendrier des représentations
- Quelques articles de presse

**AU THÉÂTRE DES CÉLESTINS DE LYON
DU 27 MAI AU 17 JUIN 1997**

QUE DE MALENTENDUS À PROPOS DE CHARLES PÉGUY !

Accaparé par les socialistes, puis rejeté par eux ; aujourd'hui encore, victime d'une réputation ambiguë d'homme de la stabilité et de la conservation alors qu'il est l'homme du mouvement et de la naissance, **Charles PÉGUY** a été éloigné, est éloigné de tous ceux pour qui il écrivait. Toutes ces convoitises partisans, toutes ces batailles de clans l'ont séparé, le séparent du peuple.

Car c'est bien au peuple que **PÉGUY** s'est adressé : *"Tharaud n'a pas compris ma Jeanne d'Arc. Il me dit que sa mère qui est une simple n'a pas pu lire jusqu'au bout. Qu'est-ce que ça prouve ? Sa mère est une vieille bourgeoise. Ma mère, à moi, qui ne sait pas lire, comprendrait bien mieux, parce qu'elle est du peuple"*.

Et le peuple timide, méfiant, paresseux aussi, admire **PÉGUY** en silence, l'a placé une fois pour toutes au zénith, lui rend les honneurs dûs aux grands auteurs disparus, aux auteurs morts.

Or, **PÉGUY** n'a jamais été plus vivant. *"Il est parmi nous"*. Sa pensée plus présente, plus en accord avec notre époque. Et tout particulièrement dans le *"Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc"*, où il nous est dit que le combat ne peut exploser qu'à la lumière de la prière.

On reconnaîtra dans le *"Mystère"* un chef-d'œuvre d'art populaire ; c'est-à-dire d'un art dégagé de toute rhétorique, de toute tradition savante, où s'exprime librement, à travers l'artiste, l'âme de son peuple ; un art de communion, qui rejoint celui du Moyen Âge : l'art des cathédrales et des mystères : *"Les maçons de Notre-Dame sont mes grands-pères directs..."*. Tout est simple, vivant, pas de déclamation, aucun effort oratoire.

Les personnages de **Charles PÉGUY** sont des êtres de chair et d'os, des personnages de la terre, généreux, qui parlent un langage simple, direct, vrai. Chacun a sa personnalité, son point de vue qu'il défend avec conviction et acharnement. Nous sommes bien en présence d'êtres qui respirent, aiment, souffrent, rient, s'emportent, se disputent et s'invectivent.

.../...

Et c'est ce qui m'a guidé dans l'adaptation de ce texte-fleuve (la lecture à haute voix dure en effet plus de sept heures). Plutôt que d'isoler telle ou telle tirade, tel ou tel *"morceau de bravoure"*, il m'a semblé plus important de dégager les lignes de force de l'œuvre, d'en rendre plus éclatantes encore ses vertus dramatiques ; il m'a semblé plus important de retrouver dans chaque personnage l'être bien vivant.

Ainsi en prenant comme point de départ les idées, les sentiments et les sensations que **PEGUY** voulait exprimer à travers ses personnages, son écriture ne nous apparaît plus comme un artifice. On comprend qu'elle n'est pas un procédé. Au contraire. Ce langage lent, enchevêtré de répétitions et d'incidences, s'accorde, ajoutant chaque fois une nuance pour pénétrer les consciences distraites, avec la démarche naturelle de la pensée.

Comme le paysan creuse son sillon, passe et repasse la charrue. Rien ne donne mieux l'image de l'écriture de **Charles PEGUY** que le travail du laboureur avançant lentement, creusant profond, retournant la terre, allant droit, puis revenant, précisant le sillon.

"Ah ! les mots ! les mots il n'y a rien de comparable ; ni la musique, ni la peinture ne valent les mots. Avec les mots, il n'est pas de sentiments que l'on n'exprime".

Quant à la présentation, je l'ai souhaitée la plus simple possible. Seul l'auteur, seule l'œuvre, seul le texte comptent, et pour les servir, trois comédiennes. C'est le Théâtre dans, ce qui me semble être, sa forme la plus pure : *"Quatre planches, deux acteurs et une passion"*.

Après l'échec de sa première Jeanne d'Arc, **Charles PEGUY** écrivait *"Je ne pense pas faire jouer ma pièce. L'âge où nous vivons est trop barbare pour que cette œuvre ait un public"*. Avons-nous changé ? L'âge a-t-il changé ? Après quatre-vingt ans de purgatoire, **PEGUY** et le public se rencontreront-ils enfin ?

À vous de répondre.

Jean-Paul LUCET

CHARLES PÉGUY, UN HOMME DE NOTRE TEMPS

Un contresens fréquent transforme **PEGUY** en homme d'ordre, de stabilité, de conservation, fût-ce au sens le plus haut du terme. Un émule de BOSSUET et de BARRES, en somme.

Depuis une trentaine d'années, un purgatoire salutaire a lavé **PEGUY** de tout ce dont l'avaient recouvert des utilisations ambiguës ou mensongères.

Le génie de l'homme apparaît enfin dans son exacte amplitude, étranger aux partis, étonnamment accordé sur des points essentiels aux requêtes de notre époque.

On imagine souvent que **PEGUY** a quitté les rangs socialistes pour des raisons patriotiques. En réalité, c'est pour des raisons de liberté qu'il s'est éloigné progressivement de l'extrême-gauche.

Le premier décrochage a porté sur la liberté de la presse. En décembre 1899, une motion du congrès impose la censure aux journaux socialistes. **PEGUY** s'insurge et, sans s'arrêter à l'accusation d'"*anarchisme*", fonde aussitôt sa propre revue : "*Les Cahiers de la Quinzaine*", qu'il animera jusqu'à sa mort.

Contre un socialisme de propagande, il entend développer un socialisme d'éducation, qui incite à réfléchir par l'information et le dialogue.

Une seconde rupture a lieu deux ans après, lorsque le gouvernement de COMBES entreprend, au nom de la défense républicaine, une véritable persécution religieuse que JAURES et les socialistes appuient sans défaillance. **PEGUY**, incroyant, refuse d'appliquer aux croyants la raison d'État que, dreyfusard, il avait refusé d'appliquer à DREYFUS.

Non seulement il réclame "*la séparation de la métaphysique et de l'État*" mais dans une anticipation prodigieuse, il décrit ce que pourrait être un socialisme policier qui amènerait les étudiants en colonne par deux à suivre des cours d'orthodoxie politique et confierait à de nouveaux bourreaux, dans les hôpitaux, le soin de redresser les consciences.

.../...

Quant à la troisième rupture, celle qui achève en 1905 de couper les ponts entre **PEGUY** et les socialistes, elle ne porte pas tant sur la nécessité de la patrie, admise par la très grande majorité de l'extrême-gauche, que sur l'urgence de la défense nationale. En une nouvelle vision prophétique, **PEGUY** prend conscience que *"des civilisations entières sont mortes, américaines et aussi l'Ancien Continent, sans compter celles qui sont tellement mortes que nous ne savons même pas qu'elles aient vécu"*. Ceci est écrit avant la première guerre mondiale, tandis que Valéry tiendra un discours semblable en 1919, après le grand conflit.

Révolutionnaire social lorsqu'il est agnostique, **PEGUY** le reste une fois devenu chrétien. On connaît la déclaration inscrite en 1910 dans *"Notre Jeunesse"* : *"l'Église ne se rouvrira point au peuple à moins que de faire, elle aussi, elle comme tout le monde, à moins que de faire les frais d'une révolution économique industrielle, pour dire le mot, d'une révolution temporelle pour le salut éternel"*.

Pour **PEGUY**, la loi d'incarnation joue à plein. La grande *"faute mystique"* des chrétiens a été de l'oublier et, méprisant la terre, de ne plus offrir qu'une religion idéaliste, en contradiction avec la démarche même de Dieu qui, loin de s'évader du monde, est venu dans le monde pour le sauver. *"Si Jésus avait voulu se retirer du monde, c'est bien simple, il n'avait qu'à ne pas y venir"*.

Cet engagement total de Dieu dans l'histoire des hommes a pour effet d'arracher **PEGUY** au désespoir. Le mystère de l'Incarnation l'introduit au mystère de l'espérance. Chez lui comme chez tout chrétien qui a vécu la passion du Christ, l'espérance n'est pas le fruit d'un crédit facile, lié au manque d'expérience, mais résulte d'un retournement radical qui fait passer l'homme de l'angoisse la plus absolue (**PEGUY** a songé un moment à se suicider avec sa famille) à l'abandon le plus confiant.

D'où, là encore, un caractère frappant de libération et de naissance. Si l'espérance est fraîche comme une enfant, c'est que le poète a traversé la mort et le néant. Cette tendre lumière surgit des ténèbres ne prend tout son sens que dans une origine crucifiante. Sa nouveauté n'est pas celle des commencements humains qui l'annoncent seulement. C'est la nouveauté pascale de Jésus, la Nouveauté du Ressuscité.

Chez **PEGUY**, ce socialisme des consciences, ce christianisme de la vie charnelle, cette foi militante et priante traduisent une même soif de liberté.

Jean BASTAIRE
Secrétaire Général de l'Amitié **Charles PEGUY**

JEANNE D'ARC ET L'OEUVRE DE PÉGUY

L'image de JEANNE devint rapidement, dans les œuvres de **Charles PÉGUY** (1873 – 1914), un symbole du mysticisme catholique, après avoir été l'incarnation fervente des idées socialistes de l'auteur, de cette mystique sociale dont il est parti. La "*Jeanne d'Arc*" de **PÉGUY**, drame en trois pièces, fut publiée en 1897 à la Librairie de la "*Revue socialiste*". Marcel BAUDOIN était un ami de **PÉGUY**, qui mourut en juillet 1896. On ignore encore quelle fut sa part exacte dans l'élaboration de la "*Jeanne d'Arc*", mais **PÉGUY** signa quelque temps du pseudonyme de Pierre BAUDOIN et, en 1911, dédia à la mémoire de son ami le "**Mystère de la charité de Jeanne d'Arc**", où il reprenait une partie de l'ancienne version. On sait aussi qu'en décembre 1895 **PÉGUY**, âgé de vingt-deux ans, prit un congé d'un an à l'École normale supérieure et, retiré chez sa mère à Orléans, travailla à sa "*Jeanne d'Arc*" tout en s'occupant activement d'un groupe socialiste. Le livre est dédié à tous ceux qui auront vécu "*pour porter remède, c'est-à-dire à toutes celles et à tous ceux qui auront vécu leur vie humaine, à toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine pour l'établissement de la République socialiste universelle*". Détaché à cette époque de son éducation chrétienne, **PÉGUY** mettait dans un socialisme fervent l'espoir du seul combat possible contre le mal, dont la présence dans le monde était pour lui un sujet de vives angoisses, sinon cet espoir, qu'il mettra au cœur de sa JEANNE D'ARC.

Il a lu de près les documents historiques, et a rendu merveilleusement vivante la figure de JEANNE à Domrémy, dialoguant avec sa petite amie HAUVIETTE, qui tient le langage de la confiance et de la simplicité enfantine, ou encore avec une nonne, Mme GERVAISE, qui oppose à l'exaltation de JEANNE des conseils de pieuse prudence. Nous sommes là très loin du "*drame historique*", et **PÉGUY** semble entrer de plain-pied dans le mystère d'une vocation spirituelle. Sa JEANNE D'ARC socialiste, qui refuse d'accepter la victoire terrestre du mal, est déjà si bien placée dans une perspective chrétienne que, treize ans plus tard, **PÉGUY** pourra reprendre intégralement, dans son "**Mystère de la charité de Jeanne d'Arc**", les paroles prêtées à la Sainte. JEANNE D'ARC à Domrémy est torturée à la pensée que la guerre ravage le monde et s'offre donc à se battre pour que le mal soit chassé de la terre. Mais, dans la suite de sa vie, elle fera l'amère expérience de la défaite militaire, de la ruine de ses grands desseins, de la trahison des hommes et, plus profondément, de la victoire du mal en elle-même.

Pour quitter la maison paternelle, elle a dû mentir aux siens. Cet unique mensonge corrompt désormais toutes choses, et c'est contre lui qu'elle se débattrait encore aux dernières heures de sa vie. Il y a là un thème qui se retrouvera à travers l'œuvre entière de **PEGUY**, et auquel viendra répondre plus tard la série des poèmes de "*l'Espérance*". Quant à JEANNE D'ARC, **PEGUY** n'a cessé d'y revenir : non seulement dans ses trois grands "*Mystères*" ("*À Domrémy*", "*Les Batailles*", "*Rouen*"), mais encore dans l'un de ses premiers poèmes en vers réguliers, "*Châteaux de la Loire*", puis dans la "*Tapisserie de Sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc*" (1912), et dans les strophes finales d'"*Eve*" (1913).

MYSTIQUE ET POLITIQUE

En 1910 commence la vie publique du chrétien PEGUY. Après tant d'années obscures, il est saisi du besoin de tout dire. Il rend la parole à JEANNE. Elle seule peut exprimer la vocation nouvelle qu'il a eue pendant cinq ans. "*Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*" paraît en janvier 1910. Du drame de 1897, le poète ne retient que l'appel de JEANNE adolescente, l'ardent mouvement de charité qui la pousse à sauver les corps et les âmes des misérables. Les mêmes questions sont posées : Qui faut-il sauver ? Comment faut-il sauver ? Trois personnages prennent part à ce débat de conscience, bientôt transformé en débat théologique, sans qu'aucun se doute encore qu'il engage un choix militaire.

La petite HAVIETTE est une petite chrétienne bien dans sa peau qui remplit avec bonne humeur son devoir d'Etat. MADAME GERVAISE, de l'ordre de Saint François, représente la sagesse de l'Eglise, elle enseigne la soumission à la volonté divine. La vocation de JEANNE ne se satisfait pas de ces deux sérénités. Il lui faut agir, mais comment ? En imitant Jésus, répond GERVAISE, Jésus vivant et Jésus mourant. A cet endroit, le dialogue est rompu par un retour saisissant à la Passion du Christ, dont le récit, ajouté sur épreuves dans la fièvre d'une composition haletante, couvre près de la moitié du "*Mystère*".

Par la voix de GERVAISE, c'est une "*Vie de Jésus*" que Jésus écrit à son tour. Vie à la fois exceptionnelle et commune, d'une humanité que n'aurait pas imaginée RENAN. La familiarité le dispute à la noblesse, la tragique clameur de l'agonie tranche sur les humbles soucis d'une existence médiocre. Marie est une pauvre, une femme de peine. Sur le chemin du Calvaire, elle remâche les soucis que lui a donnés son "*garçon*" : il a traîné sur les routes avec des gens qui ne valaient pas cher, il s'est révolté contre le gouvernement, il a mis tout le monde contre lui. Enlaidie par le chagrin, elle est affreuse à voir. On rirait d'elle si elle n'était pas "*la mère condamnée*", que respecte l'obscur instinct des foules.

.../...

MARITAIN protesta contre la bassesse et l'irrévérence du portrait. Mais PEGUY savait ce qu'il faisait. En enracinant Jésus dans un peuple de petites gens, il n'abaisse pas la figure du Christ, il la plonge dans la masse humaine. Celle qu'il connaît du moins. Dans son récit, il verse les souvenirs de sa jeunesse, la figure de sa propre mère, les propos du petit monde bavard du faubourg Bourgogne. Il fait redescendre le ciel sur la terre et la sainteté dans le quotidien. Quand s'achève la vision de MADAME GERVAISE, JEANNE, simple paysanne comme Marie, a communié dans sa souffrance, mais elle n'en a pas tiré une leçon de résignation ; elle combattra, même si la Passion l'attend, elle aussi, au bout du chemin.

Le ton de ce "*Mystère*" est inimitable. L'opinion en fut frappée. Dix-sept critiques – dix-sept gaillards, disait PEGUY – saluèrent l'apparition d'un nouveau poète. Pour une fois André GIDE et Maurice BARRES furent d'accord. Le premier fut le plus enthousiaste : il applaudit à ce christianisme jeune, héroïque, délivré des pieuses homélies de l'Eglise ; il s'enchantait du style litannique, qui lui rappelait la mélodie de la flûte arabe, toujours pareille et toujours différente. BARRES se réjouit d'avoir découvert un imagier de l'ancienne France parmi les scolards de Sorbonne. Pour la première fois, l'écrivain était reconnu par ses pairs.

Simone FRAISSE
in "*Péguy*"
Editions du Seuil

CHARLES PÉGUY

Né à Orléans le 7 janvier 1873, tué au cours de la bataille de la Marne, à Villeroy (Seine-et-Marne) le 5 septembre 1914.

Ses ascendances obscures furent toujours la fierté du normalien **PEGUY**. Il sortait en effet d'une famille de paysans et de vigneron : son père, un menuisier, étant mort quelques mois après sa naissance, le petit Charles fut élevé par sa mère qui gagnait difficilement sa vie. Après de solides études classiques, **PEGUY** arrive à Paris en 1891 pour préparer le concours de l'École Normale Supérieure : après un premier échec il accomplit une année de volontariat en 1893 à Sainte-Barbe.

C'est là qu'il rencontra ses premiers amis, Jérôme THARAUD, Marcel BAUDOIN, Joseph LOTTE. À cette époque il avait déjà perdu la foi, mais s'enthousiasmait pour *"un socialisme jeune, nouveau, grave, un peu enfant... profondément chrétien"*. En août 1894 il entra enfin à Normale, mais d'un caractère déjà trop indépendant pour se plier aux routines universitaires, il demanda son congé au bout d'un an d'études, rentra à Orléans, y fonda un groupe d'études socialistes et, après un nouveau séjour à l'École pendant l'année scolaire 1896 - 1897, quitta définitivement la maison de la rue d'Ulm sans avoir obtenu de diplôme.

Depuis deux ans, il travaillait à une fresque dramatique, *"Jeanne d'Arc"*, œuvre encore imparfaite mais nourrie des nobles aspirations de son adolescence et de la foi en une régénération de l'humanité par le socialisme. **PEGUY**, qui venait de se marier avec la sœur d'un de ses camarades de Sainte-Barbe, réussit, grâce à la dot de sa femme, à ouvrir une librairie socialiste au Quartier Latin ; mais, un an plus tard, l'entreprise, en difficultés, était transformée en une société anonyme à laquelle **PEGUY** ne participait plus qu'en qualité de gérant appointé et en décembre 1899 survint enfin la brouille définitive entre **PEGUY** et ses associés, parmi lesquels Léon BLUM.

Ce n'étaient pas seulement des projets d'édition qui les opposaient ; c'était l'exploitation électorale de la fameuse affaire DREYFUS dans laquelle **PEGUY**, à la différence de ses anciens amis socialistes, n'avait voulu voir qu'une sublime controverse de morale politique. De JAURES lui-même, dès cette époque, il commençait de s'éloigner et, reprenant sa liberté entière à l'égard de toute consigne de parti, il fonda en janvier 1900 les *"Cahiers de la Quinzaine"*, réalisation de son rêve d'un *"journal vrai"*.

En 1905 le "*coup de tonnerre*" de Tanger va d'ailleurs bouleverser complètement les perspectives intellectuelles et politiques de **PEGUY** : celui-ci, jusqu'alors internationaliste et pacifiste, découvre soudain, face à la menace allemande, la réalité charnelle de la patrie française. Toute sa vie va désormais être celle d'un héritier parti à la reconquête des diverses traditions de sa race et de sa terre : "*Notre Patrie*" fut le point de départ de cette évolution vers le nationalisme.

De la patrie maintenant retrouvée, cet effort d'"*approfondissement*" intérieur conduisit **PEGUY** à la foi chrétienne mais son attitude de fidélité jalouse au socialisme dreyfusard, son tempérament farouchement indépendant lui donnait une grande méfiance du monde clérical. Le "*Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*", la première œuvre poétique écrite par Péguy après sa conversion, est une refonte de sa "*Jeanne d'Arc*" socialiste de 1897 et elle n'en renie rien, l'espérance du salut éternel s'ajoutant sans la contredire à la volonté de vaincre la misère temporelle.

Dans ses œuvres suivantes, **PEGUY** va édifier un des sommets de la poésie chrétienne. Jamais depuis le Moyen Âge – dont il s'inspire d'ailleurs sans cesse – on n'avait mêlé avec autant de familiarité et de grandeur l'histoire divine et l'histoire la plus quotidienne et la plus populaire. Mais l'œuvre poétique de **PEGUY** n'a été écrite qu'en marge de ses combats politiques et intellectuels dont on retrouve l'atmosphère dans les "*Situations*" (1906 – 1907), dans "*Un nouveau théologien*" (1911), "*L'Argent*" (1913), "*Clio*". Dans quelques moments de répit, Péguy se laissait entraîner à composer quelque admirable commentaire littéraire, tel que "*Victor-Marie, comte Hugo*" (1910) ; d'autres fois, c'était pour la pensée pure qu'il se faisait polémiste – ainsi lorsqu'il entreprit de défendre son maître **BERGSON**, menacé par l'Index catholique.

Dédaigné par les grands écrivains de son temps, **BARRES** excepté, **PEGUY** était devenu le chef d'une petite chapelle non sans influence sur une partie de la jeunesse et que fréquentèrent plus ou moins longtemps (car avec **PEGUY** on se fâchait vite) Romain ROLLAND, André SUARES, Georges SOREL, Julien BENDA, et, plus jeunes, Daniel HALEVY, Henri MASSIS, Jacques MARITAIN. Obsédé par la perspective d'une guerre imminente, **PEGUY** rêvait d'être le "*rassembleur*" de toutes les traditions françaises, dénonçait l'esprit de capitulation incarné à ses yeux par JAURES et préparait de toutes ses forces la "*génération de la revanche*". Aussi est-ce avec une sorte de soulagement et d'allégresse que **PEGUY** rejoignit son affectation de lieutenant d'infanterie, aux premiers jours de la guerre de 1914. Depuis sa mort héroïque, son influence n'a, semble-t-il, cessé de grandir.

Michel MOURRE

VOUS AVEZ TRÉBUCHÉ À CE BOIS DE LA CROIX

Élevé par une mère et une grand-mère incroyantes qui l'envoyaient au catéchisme par pure convenance, PEGUY s'était détaché sans peine de la foi en Dieu vers l'âge de quinze ans. Avec les socialistes fréquentés à partir de 1895, il partageait un anticléricalisme tempéré. Quand il fonde les *"Cahiers de la Quinzaine"*, il fait encore profession d'athéisme. En 1902, il répète : *"Je ne suis pas chrétien"*. Et en 1904 : *"Nous croyons que l'Eglise catholique ne nous apporte pas la vérité"*. Puis il se tait. Pas d'aveu public jusqu'à la sortie, en 1910, du *"Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc"* qui laissa stupéfaits les abonnés des *"Cahiers"* et le monde littéraire. Que s'est-il passé entre 1904 et 1910 ? Il ne s'en est jamais expliqué. Plus tard il lui arrivera par deux fois d'évoquer brièvement son adhésion au christianisme, mais sans dissiper l'énigme de ces années silencieuses.

PEGUY retrouve le langage chrétien, qui a imprégné sa jeunesse, quand les circonstances l'invitent à marquer une pause dans son combat social. Il a toujours aimé *"faire retraite"*. La première fois, ce fut en 1894, pour écrire sa *"Jeanne d'Arc"*. L'indice est moins décisif qu'il ne paraît : JEANNE est socialiste avant la lettre, et l'Église la combat. Plus significative est la lecture de PASCAL au cours d'une grippe en 1900. Pour la première fois, le malade pense à la mort. Il avoue qu'il porte à PASCAL une *"admiration singulière inquiète"*. Mais il demeure rebelle à ses leçons : *"J'admire comme on le doit cette passion religieuse, cette foi passionnément géométrique, si bien faite, si bien close, [...] si étrangère à nous"*.

En décembre 1905, il propose une approche religieuse des événements historiques qui se déroulent en Russie dans un étrange et beau cahier qu'il nomme *"les Suppliants parallèles"*, une méditation sur la condition du suppliant. Mais Péguy se défend encore d'employer un langage chrétien.

D'octobre 1907 à juin 1909, PEGUY ne publie rien dans les *"Cahiers de la Quinzaine"*. Lui qui ne sait parler que de soi n'ose plus. Durant l'été 1909, il confie au papier ses pensées les plus secrètes. C'est dans le *"Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle"* (que les éditeurs ont nommé *"Clio"*, puis *"Véronique"*), qu'il faut chercher les moments décisifs de sa démarche spirituelle.

.../...

Pour **PEGUY** le christianisme n'a pas besoin de miracle ni de preuve, ou plutôt sa seule preuve est l'épreuve. Jeu de mots qui révèle le nouveau croyant à lui même, donne sens à sa détresse, répond aux interrogations qui jalonnaient sa vie. Les chrétiens se reconnaissent à ce qu'ils ont été abreuvés d'infortunes. Un seul fil relie la JEANNE D'ARC de 1897, hantée par la damnation, le Jean COSTE de 1902 étranglé par la misère, les suppliants de 1905 pliés aux pieds du tsar. Ils sont des figures de Jésus. Le Christ les représente en même temps qu'il les sauve.

L'admiration que **PEGUY** porte au Christ incarné le conduit aux bords du paradoxe. L'Église recommande aux fidèles l'imitation de Jésus-Christ ; il retourne la proposition : c'est Jésus qui a commencé par l'imitation des hommes et celle-ci fut si fidèle, "qu'elle fut poussée jusqu'à l'identité parfaite".

Dans cette religion issue d'une bouleversante révélation intérieure, quelle est la part de l'Église ? Le "*Dialogue charnel*" renferme la plus violente attaque qu'un chrétien ait jamais portée contre les "*clercs*", non pas l'institution ecclésiastique, mais ceux qui l'administrent. De la déchristianisation du monde moderne sont responsables avant tout les "*curés*", plus dangereux pour la foi que les matérialistes et les anticléricaux, parce qu'ils ont méconnu l'articulation essentielle du christianisme, c'est-à-dire l'Incarnation.

Ici encore cette découverte est le fruit d'une expérience personnelle. Si Péguy accuse l'Église, c'est qu'il a été blessé. Entre 1907 et 1909, l'Église lui opposa le "*non possumus*". Après de multiples démarches, son retour au sein de l'Église fut soumis à une condition préalable : le baptême de ses enfants. Exigence inacceptable aux yeux du nouveau croyant, qui ne s'estima pas libre de trahir les siens, demeurés libres penseurs. Au surplus son indépendance naturelle regimait devant toute direction. Il repousse le formalisme d'une Église désincarnée. Sa théologie se forme au contact de la vie, dans le corps à corps avec les difficultés quotidiennes.

C'est donc un catholicisme assez étrange que celui de **PEGUY**, religion poétique, sans sacrement, assez libre avec le dogme même, et pourtant d'une humilité dont la sincérité ne fait pas de doute, bien que les affaires de Dieu y soient souvent confondues avec une "*mystique*" de l'héroïsme et du messianisme national français.

Cette méfiance à l'égard d'un clergé trop rigide ne l'entraîne pas cependant vers le camp des modernistes, ni même celui des catholiques sociaux. Sa position est complexe. Demeuré au seuil du temple, loin des sacrements, il n'en défend pas moins avec passion l'Église traditionnelle, prêt à se porter sur tous les fronts où il l'estime attaquée. Jusqu'au bout il sera pour l'Église un "*fils demi-rebelle*", indocile de son vivant, facile à récupérer après sa mort.

Simone FRAISSE

JEAN-PAUL LUCET

- *Metteur en scène* -

Il a étudié l'Art Dramatique au Conservatoire de Lyon, puis au Conservatoire National d'Art Dramatique de Paris dans la classe de Louis SEIGNER.

Tout en jouant au théâtre et à la télévision, il a commencé à réaliser ses premières mises en scène :

- *On ne badine pas avec l'amour* de MUSSET,
- *Poil de Carotte* d'après Jules RENARD,
- *Le Malade Imaginaire* de MOLIERE,
- *La Locandiera* de GOLDONI,
- *Les Justes* de CAMUS,
- *Roméo et Juliette* de SHAKESPEARE,
- *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc* de Charles PEGUY, à la Comédie-Française. Ce spectacle a été présenté dans les jardins privés de Castel GONDOLFO, devant SA SAINTETE LE PAPE JEAN-PAUL II.

Pour le Théâtre Lyrique, **Jean-Paul LUCET** a mis en scène à Paris, Lyon, Montpellier, Tourcoing, Florence, Pise, etc :

- *Le Dialogue des Carmélites* d'après BERNANOS,
- *Carmen* de BIZET,
- *Le Roi Théodore à Venise* de PAEISIELLO,
- *L'Opéra des Gueux* de BRITTEN,
- *Pygmalion* de RAMEAU,
- *La Serva Padrona* de PERGOLESE,
- *Faust* de GOUNOD,
- *Il Re Pastore* de MOZART,
- *Fortunio* de MESSAGER.

... / ...

En septembre 1985, il est appelé à la direction du Théâtre des Célestins.

Depuis lors, il a mis en scène :

- *Othello* de SHAKESPEARE,
- *La Hobereaute* d'AUDIBERTI,
- *L'ours et la lune* de CLAUDEL,
- *Un bon patriote* de John OSBORNE, au Théâtre National de l'Odéon - **CREATION,**
- *Un Faust Irlandais* de Lawrence DURRELL - **CREATION,**
- *La Trilogie des Coufontaine (L'Otage, Le Pain Dur, le Père Humilié)* de CLAUDEL,
- *Un chapeau de paille d'Italie* de LABICHE,
- *Roméo et Juliette* de SHAKESPEARE, au Théâtre Antique de Fourvière / Lyon,
- *Le Maître de Go* de KAWABATA, repris au Théâtre de l'Atelier à Paris - **CREATION,**
- *Le Roi Pêcheur* de Julien GRACQ - **CREATION,**
- *Loire* d'André OBEY - **CREATION,**
- *Chantecler* d'Edmond ROSTAND au Théâtre Antique de Fourvière / Lyon,
- *Dédé* d'Albert WILLEMETZ et Henri CHRISTINE,
- *La Nuit de Michel-Ange* de Philippe FAURE - **CREATION,**
- *Barnum* de Cy COLEMAN, Michael STEWART et Mark BRAMBLE - **CREATION,**
- *Notre-Dame de Paris* de Victor HUGO à la Halle Tony Garnier / Lyon - **CREATION,**
- *Athlètes* de Philippe FAURE au Vélodrome du Parc de la Tête d'Or / Lyon - **CREATION,**
- *Barnum* de Cy COLEMAN, Michael STEWART et Mark BRAMBLE au Palais de la Mutualité à Paris,
- *Ondine* de Jean GIRAUDOUX au Théâtre Antique de Fourvière / Lyon,
- *Là-haut* de Gustave QUINSON, Yves MIRANDE, Albert WILLEMETZ et Maurice YVAIN,
- *Ce soir on improvise* de Luigi Pirandello.

Il est Chevalier dans l'Ordre des Arts et Lettres, et titulaire des Palmes Académiques.

FRANÇOISE SEIGNER

Sociétaire de la Comédie-Française
- Madame Gervaise -

Engagée le 1er septembre 1953 à la Comédie-Française après deux Prix au Conservatoire, **Françoise SEIGNER** quitte cette grande maison trois ans après et la retrouve onze ans plus tard, ayant fait une carrière importante à l'extérieur. Revenue le 6 février 1967, elle est nommée l'année suivante sociétaire et membre du comité d'administration.

Elle se consacre à l'activité débordante de la maison en y jouant plus de 80 rôles : de MOLIERE à LABICHE, de MONTERLANT à PEGUY, de MARIVAUX, à BERNANOS, de RACINE à REGNARD, de GOLDONI à AUDUREAU, de GIRAUDOUX à OBALDIA, de POIRET à O'NEILL... et dernièrement, pour l'ouverture du Théâtre du Vieux Colombier, elle joue la création du "*Silence*" de Natalie SARRAUTE et d'un "*Mari*" d'Italo SVEVO.

Pendant les onze ans qu'elle a passés hors de la Comédie-Française, on a pu la voir dans "*La Jument du Roi*" de Jean CANOLLE, "*Les Joyeuses Commères de Windsor*" avec la Compagnie Fabbis, "*Tartuffe*", mise en scène de R. PLANCHON, "*Maître Puntilla et son Valet Matti*" de BRECHT au T.N.P, mise en scène de Georges WILSON.

Au Théâtre de la Madeleine, elle a interprété Arsinoë dans le "*Misanthrope*" avec la Compagnie Jean Laurent COCHET ; au Studio des Champs-Élysées Frosine dans "*L'Avare*", mise en scène de Maurice JACQUEMONT ; et au Théâtre Grammont, elle joue dans la création du "*Vent dans les Branches de Sassafras*" avec Michel SIMON.

Françoise SEIGNER a également joué dans diverses créations : "*Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*" de Charles PEGUY, "*Escalade*" de Victor HAIM. Elle a effectué 17 mises en scène dont "*Les Femmes Savantes*", "*La Métromanie*", "*L'Étourdi*", "*Le menteur*", "*Phèdre*" et "*Nicomède*" à la Comédie-Française. A Lyon, "*Les Filles de la Voix*" de Jean-Jacques VAROUJAN, "*La Femme rompue*" de Simone de BEAUVOIR...

.../...

En dernier lieu, elle vient de faire les mises en scène de deux créations "*Le Mal de Mère*" de Pierre Olivier SCOTTO, créé au Théâtre de la Madeleine à Paris. Ce spectacle vient d'être nominé aux "*Molières*" et "*Le Menton du Chat*" de V. FEYDER au Théâtre Mouffetard à Paris.

Elle a participé à de nombreux festivals : Sarlat, Lyon..., à de nombreuses tournées : Maroc, Amérique du Sud, Allemagne.

Au cinéma : "*L'enfant sauvage*" de François TRUFFAUT et "*Les Misérables*" de Robert HOSSEIN entre autres.

A la télévision : "*Princesse Alexandra*" de Denis AMAR, "*Les Maîtres du Pain*" et "*Le Fils du Cordonnier*" d'Hervé BASLE entre autres.

NATALIE ROYER

- Jeannette -

De 1988 à 1990, **NATALIE ROYER** reçoit une formation professionnelle de l'Acteur à l'école du Centre Dramatique National de St Etienne.

De 1990 à 1996, elle travaille avec des metteurs en scène tels que Pierre DEBAUCHE, Patrick GUINAND, Jean Gabriel NORDMANN, Philippe FAURE, Alain DUCLOS, Isabelle STARKIER, Paul CHARRIERAS, Françoise MAIMONE, Christian BLAISE, Eric DE DADELSEN, Fabrice TALON, Gérard GELAS, Sophie LANNEFRANQUE et Philippe DUCLOS.

Dans le domaine musical, elle rencontre dans différents stages Francesca SOLLEVILLE, Caroline GAUTHIER, Christiane LEGRAND et tout récemment Anna PRUCNAL.

Ses derniers rôles sont : Natte dans "*Le drap blanc de Marie*" de Philippe FAURE, Antigone dans "*Antigone*" de B. BRECHT, Lorenzo dans "*Lorenzaccio*" de MUSSET, la gouvernante dans "*Fantasio*", Blanche dans "*La Grammaire*", Edmond dans "*Ventre Amérique*" et la belle fille dans "*Six personnages en quête d'auteur*".

LAURE VINCENT

- *Hauviette* -

Après une formation à la Comédie de Saint-Etienne, des stages avec Jean-Pierre LAURENT, Louis BONNET et J.L. BOSC et des cours de chant avec Pierre TOUCHE (ténor), **Laure VINCENT** a joué dans "*10 mai 1968*" de Luc de GOUSTINE, "*Tartuffe*", de MOLIERE, mise en scène d'André BENICHOU, "*Garanti 10 ans*" de Eugène LABICHE, mise en scène de Anne-Marie LAZARINI mais également dans "*Le théâtre ambulante Chopalovitch*" de Lioubomir SIMOVITVH, "*Oncle Vania*" de TCHEKHOV, mise en scène de Denis LLORCA ou encore "*Les femmes savantes*" de MOLIERE, mise en scène de Yves FERRY, "*Mesure pour Mesure*", "*Peines d'amour perdues*", "*La nuit des Rois*" de William SHAKESPEARE, mises en scène de Pierre VIAL et "*L'histoire du roi Edouard II*" d'après Christopher MARLOWE, mise en scène de Cyril ROCHE. En 1996, **Laure VINCENT** a joué dans "*L'école des Femmes*" de MOLIERE, mise en scène de Daniel BENOIN, "*Vos ombres m'appartiennent*" d'après Rainer Maria RILKE, mise en scène de Renaud LESCUYER et "*Clair de lune et autres nouvelles...*" d'après Guy de MAUPASSANT. Plus récemment, on a pu la voir interpréter Casque d'or dans l'opéra de Mireille de GOUNOD, mise en scène de Robert FORTUNE et Nina dans "*Ce soir on improvise*" de Luigi PIRANDELLO, mise en scène de Jean-Paul LUCET.